

ARTHUR ADAMOV

**L'HOMME
ET L'ENFANT**

Souvenirs
Journal

nrf

GALLIMARD

« Laissez-moi donc juger de ce qui m'aide à vivre. »
Paul Éluard.

·
!

*Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction
réservés pour tous les pays.*

© *Éditions Gallimard, 1968.*

INTRODUCTION

Malade, j'ai éprouvé le besoin de tenir un journal. Pourquoi faire précéder le journal par les souvenirs? Parce que cela m'arrangeait, surtout dans l'état où je me trouvais en janvier, au sortir de l'hôpital, de regarder en arrière. La lumière du passé était encore moins impitoyable que celle du présent, du trou noir d'où j'émergeais à peine.

Mais que l'on ne voie dans ce livre aucune image fidèle de ce que je suis. Il est évident que je ne me suis souvenu que des événements les plus sombres; que tout un pan de mon existence n'apparaît pas ici. Ici, très peu d'amusement, très peu de vrais plaisirs.

Multiplicité des images au relief violent, parce que dans les moments où le temps lui-même s'efface, une certitude s'impose : celle d'exister.

27 avril 1967.

Souvenirs

JEUNESSE

LA PREMIÈRE ENFANCE

Je suis né à Kislovotsk (Caucase), le 23 août 1908.

Mes parents possédaient une bonne partie des pétroles de la Caspienne. Cela ne m'empêcha pas, à quatre ans déjà, de trembler à la seule idée de la pauvreté.

On m'a souvent raconté que j'allais me réfugier entre les jupes de soie froufroutantes de ma grand-mère paternelle¹ geignant, répétant : « Je ne veux pas être pauvre, je ne veux pas être pauvre. »

Pauvre, je le suis presque devenu. Je ne parle pas ici de la Révolution qui ruina ma famille mais de ma paresse, de mes négligences effarantes — impôts oubliés, jamais payés, retards de toutes sortes — qui, adulte, me menèrent à cet état si précocement redouté.

Ma seconde plainte aurait été — je mens : a été — : « Je ne veux pas grandir. » Ce n'est pas par

1. Je la préférais à ma grand-mère maternelle; elle était moins sèche, mieux habillée surtout (la famille de ma mère, par rapport à celle de mon père, pauvre, composée en grande partie d'avocats, de médecins tous libéraux, réclamant la Douma).

hasard si j'ai eu tant de mal à me comporter en homme à l'âge d'homme.

J'ai voulu me suicider à vingt ans, puis à trente, puis avant d'atteindre la quarantaine.

On raconte aussi qu'à ma naissance je bégayai quelque chose qui ressemblait au mot arménien *inghé* (dans quel trou suis-je tombé là?). J'oubliais de dire que ma famille est d'origine arménienne. J'ai même quelque temps parlé cette langue.

De Bakou où habitaient mes parents, je me souviens mal. Je revois pourtant ses boulevards aux arbres espacés et maigres, les ouvriers musulmans du port, les ongles peinturlurés, effrités, torse nu, la mer sale.

Les massacres. Les petits commerçants arméniens, cordonniers, tailleurs, marchands d'habits miteux, réfugiés chez nous, débordant jusque dans l'escalier.

Les Kurdes ne s'aventuraient pas dans les maisons à ascenseurs habitées par les riches.

Mon père en calèche, blessé par les dachnaks, membres du mouvement nationaliste arménien. Il ne cotisait pas.

Mon père venu spécialement me voir pour m'annoncer que mon sexe était une pierre noire, que cela voulait dire que je me masturbais. Si je continuais, je deviendrais fou.

Les dachnaks — toujours eux — menacent

d'enlever ma sœur. Un Cosaque de louage la gardera, la protégera.

J'ai passé les premières années de ma vie, entouré d'un peuple de servantes : ma gouvernante arménienne, ma « demoiselle » française, ma nourrice Macha, dont un œil était vert, l'autre bleu, ma sœur enfin que je range parmi les servantes, sans doute parce que ma mère me préférait à elle.

Ma niania me racontait des histoires qui m'empêchaient de dormir, mais ma sœur me terrifiait encore davantage. C'est elle qui me persuada que ma chambre comprenait plusieurs zones, dont certaines maléfiques, où je ne devais à aucun prix me hasarder. Je n'osais pas aller du côté des fenêtres, m'approcher du radiateur, regarder sous mon lit. Si je transgressais ces interdictions, j'étais perdu.

Sevré à je ne sais quel âge, en tout cas tard.

Chaque nuit un être de petite taille, une sorte de nain, s'approche de moi pour me terrasser, je pousse un cri, me réveille. C'était Macha qui, me prenant entre ses bras, franchissait le labyrinthe des chambres de notre appartement, les unes noires, vides, les autres pleines, peuplées par les invités du soir. Ils avaient mangé, bu, joué aux cartes, ils ne se décidaient pas à partir.

J'aboutissais dans le lit de ma mère. Le nain prenait son sens, le but était atteint.

Ma mère, je la revois comme je l'ai vue encore

dernièrement sur une photo, les cheveux noirs très lisses, le nez grec, le maintien digne. Mais je me la rappelle aussi, courant comme une démente d'un bout à l'autre du wagon-restaurant pour bien s'assurer auprès des garçons qu'ils m'apporteraient uniquement de la purée de pommes de terre sans beurre ni sel. Elle m'attribuait une maladie d'estomac, la même bien sûr qu'elle s'était déjà attribuée.

Juin 1914. Nous partons pour l'Allemagne. C'est mon père qui l'a décidé. Comme cela il est sûr de ne pas interrompre ses travaux, de jouer tous les jours au trente-et-quarante (l'Allemagne de Dostoïevski et des casinos).

Août 1914. La guerre nous surprend dans un hôtel de la Forêt-Noire. Une de ses pensionnaires, une jeune Américaine (18 ans), rousse aux jambes minces, prend plaisir à torturer un chat. Une autre, une Anglaise (17 ans), blonde, le prend entre ses bras, le cajole, le console. L'Américaine le reprend en main, lui tord les oreilles, l'Anglaise l'arrache à l'Américaine, le couvre de baisers.

Le jeu durait des heures entières.

Je m'identifiais au chat.

Possesseurs d'un passeport russe, mes parents décident de fuir l'Allemagne, ils nous voient déjà tous arrêtés.

Le train. Ma mère, inquiète, mondaine, à un officier allemand : « Vous ne passerez pas par la

Suisse, n'est-ce pas? » Il la rassure. Les montagnes seraient plutôt gênantes.

Nous atteignons Constance dans la voiture du roi de Wurtemberg, une relation de mes parents, le train n'allant pas jusqu'à la ville.

L'AGE INGRAT

Genève, 1914-1922. Comment se fait-il que je me souviens si mal des huit ans que j'ai passés dans les pays des Helvètes? La haine que j'en avais, que j'en garde du reste, explication boiteuse. C'est l'enfant que j'étais alors qui sans doute me répugne, enfant entre deux âges : la première enfance mythique et la puberté, découverte du monde.

Mes seuls souvenirs, les voici. Ils sont tous postérieurs à 1916. Deux ans d'amnésie totale.

1916, j'entre à l'école Rosset, école privée il va sans dire. Mes parents m'envoient à la communale, quoi encore!

Premier en histoire, dernier en mathématiques, absent un jour sur deux.

Je me fais un ami : Serge Dicker, juif russe, dont Lénine, paraît-il, promenait aux Bastions la voiture d'enfant, aujourd'hui médecin; un protégé :

Mélidès, petit être fragile qui devait se suicider à vingt ans.

Mélidès que ses sœurs à Constantinople maquillaient, déguisaient en fille, emportaient au hammam. Il confectionne des poupées en étoffe, leur donne des poses, la plupart lasses.

La mère de Mélidès, obèse, les mains couvertes de bagues, une tache de vitriol au milieu du front.

On nous nomme « macaques », on nous accuse de manger le « pain suisse ». La xénophobie poussée jusqu'à l'outrecuidance.

Un soir, Dicker et moi lisons à une vitrine de la Coraterie : ici, on souscrit contre les étrangers. Fous de rage, nous brisons la vitrine, fuyons sur nos vélos. Impunis!

Ma passion pour la mythologie grecque. Je m'éprends de Perséphone cueillant la fleur sanglante, puis, la terre s'entrouvrant à ses pieds, engloutie. Je fais la fierté de ma mère.

J'invente un tommy — je suis anglophile — qui me prendrait entre ses bras, me hisserait sur ses épaules, avec qui je m'amuserais. Je ne parle que de lui, seulement il n'existe pas. C'est ma sœur qui découvre la supercherie.

Le sale petit ghetto arménien de Genève.

Décembre 1915. Publication en Suisse du Manifeste de Romain Rolland *Au-dessus de la mêlée*. Mère le lit avec respect.

Avril 1917. Les États-Unis déclarent la guerre à l'Allemagne. Genève soulevée, enthousiasmée. Sur les emballages des bonbons à la framboise, la tête du président Wilson apparaît.

Novembre 1917. La révolution éclate à Pétersbourg, les « bolcheviks » prennent le pouvoir.

1918. L'Armée rouge envahit le Caucase, nos puits sont nationalisés.

L'armistice, les patriotes genevois saccagent la maison de confection Grosch und Graff, la croyant allemande. La maison est, il est vrai, suisse allemande.

Un film anglais tiré du livre de Stevenson, *Dr Jekyll et Mr. Hyde*, m'épouvante, surtout les séquences où le Dr Jekyll, changeant de visage, devient *l'autre*.

Nous vivons maintenant de bijoux vendus au jour le jour. Tristesse de ce qui, invariablement, diminue, va disparaître.

Suzanne, la fillette brune à la peau trop blanche, avec qui je joue, que j'embrasse sous les arbres.

Daniel C., quatorze ans environ, les yeux paille-

60
N 23174

ARTHUR ADAMOV

L'homme et l'enfant

C'est au cours d'une longue maladie qu'Arthur Adamov a écrit *L'homme et l'enfant*. Il s'est alors trouvé pour ainsi dire *contraint* de s'exprimer non plus, comme d'habitude, par le théâtre, mais à la première personne. Pourtant, il ne s'agit pas ici d'un livre de souvenirs ou de mémoires dans lequel Arthur Adamov nous livrerait un tableau recomposé de sa propre vie. *L'homme et l'enfant* réunit des images du passé et un journal du douloureux présent que traversait alors Arthur Adamov. Rapides, ces images reflètent comme à la lueur des flashes de photographe tel épisode de sa vie, tel geste, tel regard. On pourra y découvrir des visages qu'Adamov a aimés, les uns obscurs, d'autres reconnaissables, comme ceux d'Antonin Artaud, d'André Gide, de Roger Gilbert-Lecomte.

Dans le journal, au contraire, Adamov s'interroge avec obstination sur sa souffrance et sur lui-même, mais ici comme là il refuse de composer une image cohérente de son existence. C'est un livre d'interrogation où la phrase devient souvent un cri, et où ce qui est dit suggère au lieu d'expliquer.

nrf